

## Y A-T-IL UNE PHÉNOMÉNOLOGIE DE LA PENSÉE CONCEPTUELLE ?

Mon exposé est une réflexion sur le récent livre de Galen Strawson, *Mental Reality*<sup>1</sup>. Pour préciser le sens qu'a le mot « phénoménologie » dans le titre de mon exposé, je supposerai que pour qu'un état mental possède une phénoménologie, il doit exemplifier une propriété phénoménale. Si un état mental est dépourvu de propriété phénoménale, alors il n'a pas de phénoménologie. Si un état mental a une phénoménologie, alors une personne ne peut pas être indifférente au fait d'être dans cet état : comme le dit Nagel, *there is something it is like* d'être dans cet état. *Mental Reality* pose la question suivante : y a-t-il une phénoménologie de la pensée conceptuelle ?

Dans son livre, Strawson défend deux thèses principales : une thèse négative et une thèse positive. Premièrement, à l'encontre d'une doctrine qu'il nomme le « néo-behaviorisme », il soutient que ni le comportement ni les dispositions au comportement ne sont en aucune manière constitutifs de la nature du mental. Deuxièmement, il soutient que ce qui est constitutif du mental, c'est l'expérience consciente. Je vais ici me concentrer sur la seconde thèse : la thèse positive qu'il appelle le « cartésianisme naturalisé » et qu'on peut tenir pour une thèse de la priorité de l'expérience consciente sur l'intentionnalité ou une conception phénoménologique de la pensée.

Si Strawson a raison, alors Brentano avait tort d'affirmer que l'intentionnalité (ou la sémanticité) est la marque du mental. Il y a donc *un seul* problème important en philosophie de l'esprit : le problème de l'expérience. C'est donc une erreur de supposer – comme

---

1. G. Strawson, *Mental Reality*, Cambridge (Mass.), MIT Press, 1994.

le font de nombreux philosophes contemporains (dont Field<sup>2</sup>) – qu’il y a *deux* problèmes dans la philosophie de l’esprit. Il n’y a pas, d’une part, le problème que Field nomme «le problème de Brentano», le problème de l’intentionnalité ou du contenu propositionnel et, d’autre part, le problème des *qualia*, c’est-à-dire le problème du caractère qualitatif ou des propriétés phénoménales des sensations ou des expériences conscientes. Strawson a-t-il raison ? Avant de répondre à cette question et pour y répondre, je vais d’abord esquisser sa position d’ensemble.

À la différence des autres physicalistes, Strawson prend l’idéalisme très au sérieux (comme en témoigne son remarquable chapitre 5). En un sens, le projet de Strawson est de donner à son lecteur une juste appréciation de la taille de ce qu’on peut appeler, en utilisant l’expression forgée par Joseph Levine, «le fossé explicatif» qui sépare notre conception du monde physique et notre conception des entités mentales, c’est-à-dire, selon le cartésianisme naturalisé, notre notion de ce qu’est une expérience consciente.

Quoique la physique et les sciences de la nature aient passablement évolué depuis Brentano, le fossé explicatif n’en reste pas moins énorme et le problème philosophique fondamental – le problème de l’expérience consciente – est encore plus difficile que ne le pensait Brentano et que ne le pensent aujourd’hui la plupart des physicalistes contemporains qui admettent que l’intentionnalité est la marque du mental. Le cartésianisme naturalisé de Strawson n’en demeure pas moins fidèle à la version du matérialisme ou du physicalisme qu’il nomme «le matérialisme agnostique». Pas plus qu’il ne suppose que tout est mental, il ne postule l’existence d’entités immatérielles. Mais il appelle de ses vœux ou anticipe une profonde réforme – une révision fondamentale ou une révolution – de notre conception du monde physique. Selon lui,

notre conception actuelle du monde physique est fondamentalement incomplète<sup>3</sup> ; pour qu’une unification théorique entre le schème descriptif de la physique et le schème mental soit envisageable, le schème descriptif de la physique (et des sciences de la nature) devra subir une modification fondamentale<sup>4</sup>.

---

2. H. Field, «Mental Representation», *Erkenntnis*, n° 1, 1978, p. 9-61.

3. G. Strawson, *op. cit.*, p. 101.

4. *Ibid.*, p. 104.

Le matérialisme agnostique évoque donc irrésistiblement la remarque réitérée de Chomsky selon laquelle notre conception du monde physique se modifie constamment et sa thèse<sup>5</sup> récente selon laquelle adopter une démarche naturaliste dans la compréhension des phénomènes mentaux c'est envisager « une unification avec les sciences fondamentales de la nature, et non pas nécessairement une réduction ».

Quiconque a réellement pris la mesure du fossé explicatif entre notre conception du monde physique et notre conception des phénomènes mentaux est confronté au dilemme suivant : soit il soutient que « notre conception actuelle du monde physique est fondamentalement correcte et il suppose qu'elle ne subira que des extensions mineures (et conservatrices) ». Soit il admet que notre conception actuelle du monde physique est fondamentalement incomplète et est destinée à subir une réforme radicale. Comme Chomsky, Strawson choisit la seconde branche du dilemme. Celui qui choisit la première branche du dilemme est confronté à un second dilemme. Soit il accepte le physicalisme et il est alors enclin à faire valoir que les caractéristiques généralement attribuées aux phénomènes mentaux sont en réalité illusoire. C'est, sous des formes variées, la stratégie adoptée par certains auteurs physicalistes. Cette stratégie peut être mise en œuvre de manière plus ou moins radicale : le partisan du matérialisme éliminatif essaie de faire valoir, par exemple, qu'aucune propriété mentale n'a jamais été exemplifiée. Un partisan d'une doctrine instrumentaliste et/ou interprétationniste des phénomènes mentaux essaiera de jeter le doute sur la réalité de divers phénomènes mentaux et propriétés mentales.

La seconde branche du second dilemme consiste à épouser l'idéalisme, c'est-à-dire à admettre que tout est mental. Strawson soutient<sup>6</sup> que « l'idéalisme est beaucoup plus plausible que le matérialisme éliminatif » parce qu'« en un sens, une personne ne peut pas commettre d'erreur sur l'expérience qu'elle éprouve et cette infailibilité n'a pas d'équivalent dans ce qui n'est pas le domaine de l'expérience consciente »<sup>7</sup>. Comme il le dit<sup>8</sup>, « dès qu'une expérience *semble* douée d'une phénoménologie apparente, alors cette expérience

---

5. N. Chomsky, « Language and Nature », *Mind*, n° 104, 1995.

6. G. Strawson, *op. cit.*, p. 101.

7. *Ibid.*, p. 103.

8. *Ibid.*, p. 52.

« réellement cette phénoménologie ». Je suppose que Strawson ne veut pas dire que les jugements conceptuels d'une personne sur le caractère qualitatif de son expérience sont toujours infaillibles. Il ne veut pas dire que chaque fois que je crois que mon expérience est celle d'un objet exemplifiant la propriété *F*, ce dont j'ai effectivement l'expérience c'est d'un objet qui exemplifie *F*. Je peux rêver ou avoir une hallucination. Il veut dire que la phénoménologie (ou le caractère qualitatif) d'une expérience est constituée par le fait d'éprouver ou d'avoir cette expérience. Si une expérience se présente avec certaines propriétés phénoménales, alors cette expérience a ces propriétés.

Je soutiendrais en revanche que les croyances – ou représentations conceptuelles – donnent lieu au même sophisme : on ne peut pas sensément croire qu'on n'a pas de croyances ou que les croyances n'existent pas. Si avoir une croyance, c'est avoir une expérience, c'est-à-dire s'il y a une phénoménologie de la croyance – si toute croyance est une expérience possédant une propriété phénoménale –, alors le fait qu'on ne puisse pas croire qu'on n'a pas de croyances n'est qu'un cas particulier de la thèse de Strawson selon laquelle « si une personne a l'impression d'avoir une expérience, alors cette personne doit avoir une expérience »<sup>9</sup>. Mais si on ne concède pas à Strawson que toute croyance possède sa phénoménologie propre, alors peut-être n'est-il pas vrai qu'

en un sens, une personne ne peut pas commettre d'erreur sur l'expérience qu'elle éprouve et cette infaillibilité n'a pas d'équivalent dans ce qui n'est pas le domaine de l'expérience consciente.

En posant la question de savoir si toute croyance – aussi théorique soit-elle – possède sa phénoménologie propre ou exemplifie une propriété phénoménale, nous atteignons, je crois, une question cruciale pour la position globale de Strawson. Le cartésianisme naturalisé affirme que l'expérience consciente est constitutive du mental : les seuls phénomènes mentaux authentiques sont les expériences conscientes *occurrentes*. Seules les expériences conscientes *occurrentes* possèdent, dit Strawson, un contenu mental *intrinsèque*. Par « *occurrent* », il faut entendre « non dispositionnel ». Examinons donc le sort réservé par le cartésianisme naturalisé aux dispositions mentales non *occurrentes* comme certaines des croyances et des désirs d'un individu – en un mot, bon nombre de ses attitudes propositionnelles.

---

9. *Ibid.*, p. 104.

Considérons Louis qui est profondément endormi et qui ne rêve pas à l'instant  $t$ . On peut dire de Louis – il est littéralement vrai de lui – à l'instant  $t$  qu'il a d'innombrables croyances et désirs. Et quoique, pour un physicaliste, chacune des croyances de Louis soit l'un de ses états cérébraux, selon Strawson<sup>10</sup>, aucun état cérébral de Louis à l'instant  $t$  ne possède un contenu intrinsèque. Par conséquent, aucun état cérébral de Louis à l'instant  $t$  – pendant que Louis gît endormi sans rêver – n'est un état mental authentique. On peut comparer tous les états cérébraux de Louis à l'instant  $t$  au programme (ou aux états du programme) d'un ordinateur ou à un disque compact. Un programme informatique n'a pas de contenu intrinsèque. Un disque compact sur lequel est enregistré le quintette pour clarinette et quatuor à cordes en si mineur *opus* 115 de Schubert ne possède pas un contenu musical intrinsèque. La signification d'un exemplaire du mot français « chat » n'est pas non plus l'une des propriétés intrinsèques du mot. Les expériences conscientes occurrentes d'un être humain seraient-elles les seuls états physiques doués de contenu *intrinsèque*? Le fait qu'un état interne d'un individu soit un état conscient occurrent possédant éventuellement une phénoménologie confère-t-il à cet état un contenu intrinsèque?

Pour qui adopte – comme moi – une perspective externaliste, la réponse doit être : non. Lorsqu'une chose quelconque possède une propriété sémantique, la propriété sémantique n'est pas l'une de ses propriétés intrinsèques. Considérons à nouveau la propriété sémantique d'un exemplaire du mot « chat » : si on admet qu'aucune propriété de ce mot ne saurait être une propriété intrinsèque à moins de dépendre systématiquement de l'une de ses propriétés physiques de base, alors la propriété sémantique d'un exemplaire du mot « chat » n'est pas l'une de ses propriétés intrinsèques.

Quoique la distinction entre l'intentionnalité primitive et l'intentionnalité dérivée soit controversée, j'admets cette distinction. Un exemplaire du mot « chat » possède une intentionnalité dérivée et est dépourvu d'intentionnalité primitive. Un disque compact possède un contenu musical dérivé et non primitif. Mais le fait qu'un objet possède une intentionnalité primitive ne transforme pas ce contenu en contenu intrinsèque. Imaginons qu'un individu ait la croyance consciente et occurrente que le verre placé devant lui

---

10. *Ibid.*, p. 165-168.

contient de l'eau. Cette croyance a une intentionnalité primitive. C'est aussi un état cérébral de l'individu. Il ne s'ensuit pas que le contenu de la croyance de l'individu soit une propriété intrinsèque de l'état cérébral de l'individu. Appliqués au contenu ou à l'intentionnalité, les prédicats « primitif » (ou « non dérivé »), « intrinsèque » et « occurrent » (ou non dispositionnel) ne sont donc pas coextensionnels.

Le cartésianisme naturalisé conduit Strawson à défendre ce que j'appellerai « la thèse déflationniste de l'intentionnalité » (*the No problem thesis*). À la différence de l'expérience consciente, l'intentionnalité – la sémanticité – ne constitue pas un problème sérieux pour le physicalisme. Supposons qu'on puisse distinguer dans un état mental la propriété d'être une expérience consciente occurrente et la propriété de cet état d'avoir l'intentionnalité ou la sémanticité. Un physicaliste peut, selon Strawson, rendre compte de l'intentionnalité ou de la sémanticité par une combinaison de théories informationnelles et téléosémantiques, telles qu'elles sont actuellement développées par Dretske, Fodor, Millikan et Papineau. Pour deux raisons, analyser l'intentionnalité sans l'expérience consciente, ce n'est pas analyser ce qui est constitutif du mental. D'une part, faute d'avoir des expériences conscientes douées de phénoménologie, un ordinateur ne peut, selon Strawson, avoir l'intentionnalité pleine et entière. D'autre part, quoique dépourvu d'histoire et de relations causales passées avec le monde, un *Swampman* à la Davidson – une « personne instantanée » comme dit Strawson – n'en serait pas moins capable d'avoir des expériences conscientes occurrentes. Il aurait des états doués d'une intentionnalité partielle : ce que Strawson appelle respectivement l'intentionnalité *E/A* et l'intentionnalité *N/C\** : la première porte sur des objets abstraits ; la seconde est une intentionnalité « étroite » qui porte sur des objets concrets inexistants. Il ne serait donc pas complètement dépourvu d'intentionnalité.

L'intentionnalité *E* au sens de Strawson s'oppose à l'intentionnalité *N* : la première porte sur des objets réels ; la seconde porte sur des objets imaginaires ou inexistants. L'intentionnalité *E* se subdivise en intentionnalité *E/C* et intentionnalité *E/A* : la première porte sur des objets réels concrets ; la seconde sur des objets réels abstraits (par exemple, les nombres). L'intentionnalité *N* aussi se subdivise en intentionnalité *N/C* et *N/A*. Qui plus est, selon Strawson, deux jumeaux microphysiques – deux clones – peuvent être dans deux états internes ayant la même intentionnalité *N/C\** : la

pensée de l'un pourrait porter sur un objet concret physique donné et l'autre pourrait avoir une hallucination.

La thèse centrale du cartésianisme naturalisé à laquelle j'aimerais à présent consacrer mes dernières remarques est celle selon laquelle les pensées conceptuelles abstraites – les croyances les plus théoriques – d'un individu possèdent une phénoménologie propre ou des propriétés phénoménales.

Strawson lui-même concède que cette thèse peut paraître énigmatique au regard du fait que, la pensée conceptuelle est précisément *abstraite*, c'est-à-dire *intangible* et *diaphane*<sup>11</sup>. (Incidentement, la diaphanéité de la pensée conceptuelle n'empêche évidemment pas la pensée conceptuelle d'être référentiellement opaque.) La *diaphanéité* de la pensée conceptuelle est ce qui distingue l'expérience conceptuelle de l'expérience sensorielle : contrairement à l'expérience sensorielle, une expérience conceptuelle n'a pas besoin d'une *modalité* sensorielle pour se déployer<sup>12</sup>. Qu'est-ce donc qu'une expérience consciente diaphane ? Un état informationnel peut-il être une expérience consciente sans se déployer dans une modalité sensorielle particulière ?

Selon la conception non phénoménologique des phénomènes mentaux à laquelle je souscris – et qu'on pourrait qualifier de représentationnaliste –, il y a une différence fondamentale entre conceptualiser et avoir une expérience. Contrairement à une représentation conceptuelle, une expérience – une représentation sensorielle – est un état informationnel qui possède une propriété phénoménale. La phénoménologie d'une expérience dépend précisément de la propriété phénoménale, sensorielle ou émotionnelle de l'état informationnel. Si la phénoménologie est constitutive de l'expérience consciente, alors elle est réservée aux états informationnels doués de propriétés phénoménales. Une personne ne reste pas indifférente au fait de percevoir visuellement une rose rouge, d'entendre le son d'un violon ou de goûter un verre de Mercurey. Mais elle « reste de marbre » lorsqu'elle forme la croyance que 2 est un nombre premier ou que la somme des angles d'un triangle est égale à 180°.

Considérons donc la *compréhension*. La compréhension n'a-t-elle pas une phénoménologie propre ? Comprendre quelque chose – comprendre une proposition exprimée par un énoncé ou la preuve

---

11. *Ibid.*, p. 182-183.

12. *Ibid.*, p. 196.

d'un théorème – peut être accompagné par des émotions ou des sentiments de joie ou de satisfaction ou par des images. Et le fait de ressentir ces émotions, ces sentiments ou d'avoir ces images ne laisse pas indifférent. Mais si la compréhension consiste à former une croyance – si la compréhension est un processus qui culmine dans le fait de croire vraie une proposition –, alors, contrairement à ce que soutient Strawson<sup>13</sup>, il n'y a pas, selon moi, de phénoménologie propre à la compréhension.

Il y a en réalité deux différences entre la pensée conceptuelle et l'expérience sensorielle. Premièrement, les états phénoménaux sont au service des centres cognitifs supérieurs d'un individu : ils présentent aux processus conceptuels de l'individu l'information qu'ils véhiculent dans la modalité qui leur est propre. Or, il y a plus d'information dans une entrée sensorielle que dans une sortie conceptuelle : former une croyance ou une représentation conceptuelle sur la base d'une représentation sensorielle implique l'élimination sélective d'une partie de l'information véhiculée par la représentation sensorielle et donc une suppression corrélative de l'expérience. La conceptualisation s'accompagne donc d'une diminution de la phénoménologie. Deuxièmement, une représentation sensorielle – possédant une propriété phénoménale – implique typiquement une perspective ou un point de vue subjectif partiel. Au contraire, les pensées conceptuelles sont abstraites et objectives. Pour un être humain doué d'un système visuel en bon état de fonctionnement, dans de bonnes conditions d'éclairage et à une distance appropriée, l'expérience visuelle d'un chien doit être l'expérience visuelle d'un caniche ou celle d'un bouledogue ; et elle doit révéler certaines parties de l'anatomie du chien. On ne peut pas voir un caniche simultanément de dos, de face, de profil et de trois quarts. Appliquer le concept de chien, ce n'est pas adopter une perspective subjective en ce sens. Le concept de chien est applicable à un caniche comme à un bouledogue. Il s'applique à un chien dans toutes les positions.

Comme le dit Strawson,

la philosophie analytique des cinquante dernières années a eu tendance à séparer radicalement la notion de contenu conceptuel de la notion d'expérience<sup>14</sup>.

---

13. *Ibid.*, section 1.4.

14. *Ibid.*, p. 194.



Je souscris à cette séparation traditionnelle que combat brillamment Strawson. La notion d'expérience consciente s'applique aux états qui ont une phénoménologie qui leur est propre. Pour avoir une phénoménologie, un état doit véhiculer une information dans une modalité sensorielle. Une pensée conceptuelle est « diaphane » (au sens de Strawson) précisément parce qu'elle fait abstraction de toute modalité sensorielle.

En faveur de mon point de vue, j'aimerais attirer votre attention sur la discussion menée par Ned Block<sup>15</sup> d'un phénomène hypothétique qu'il appelle *la super vision aveugle* ou *superblindsight*. Je supposerai que vous savez tous ce qu'est la vision aveugle. Un patient atteint de super vision aveugle serait un patient imaginaire atteint de vision aveugle et qui, à la suite d'un apprentissage laborieux, serait devenu capable de deviner ce qui lui est présenté visuellement dans son demi-champ aveugle. Ce patient pourrait donc juger qu'il y a un *X* dans son champ aveugle sans le voir. Comme le dit Block<sup>16</sup>, l'information en provenance de son champ aveugle semble

lui venir soudainement à l'esprit de la même manière que les solutions à des problèmes conceptuels peuvent nous venir soudainement à l'esprit.

Pour décrire ce cas hypothétique, nous sommes manifestement contraints d'admettre un contraste entre

ce que ressent le patient lorsqu'il sait visuellement qu'il y a un *X* dans son champ aveugle et lorsqu'il sait visuellement qu'il y a un *X* dans son champ normal non aveugle. Il éprouve quelque chose – il n'est pas indifférent – dans le second cas, mais pas dans le premier... C'est la différence entre savoir quelque chose et savoir quelque chose grâce à une expérience visuelle.

Le patient sait et donc il croit qu'il y a un *X* dans son champ aveugle. Ce qui manque au processus de formation de sa croyance (ou de son savoir), c'est la phénoménologie de l'expérience visuelle. Autrement dit, ce qui manque au patient, c'est l'expérience.

---

15. N. Block, « A confusion about a function of consciousness », *Behavioral and brain sciences*, n° 18, 1995, p. 91-116.

16. *Ibid.*

Je soulignerai deux points en conclusion. Premièrement, de mon point de vue, les expériences d'une créature sont ses états sensoriels doués de propriétés phénoménales. Mais, l'état sensoriel d'un organisme peut véhiculer une information sans avoir le statut d'expérience consciente. Pour que l'état sensoriel d'un organisme soit une expérience consciente, il faut de surcroît que l'information qu'il véhicule puisse être éventuellement conceptualisée par l'organisme. Deuxièmement, comme l'a dit Strawson<sup>17</sup>, selon le cartésianisme naturalisé,

la réalité mentale se situe tout entière à la *surface*... Rien de ce qui se passe derrière le décor et qui rend le spectacle possible ne fait partie du spectacle.

Les phénomènes mentaux sont constitués par les expériences conscientes. Or, une expérience consciente est nécessairement occurrente. De mon point de vue, cette restriction stigmatise indûment les dispositions et les capacités mentales d'un individu.

Pierre JACOB

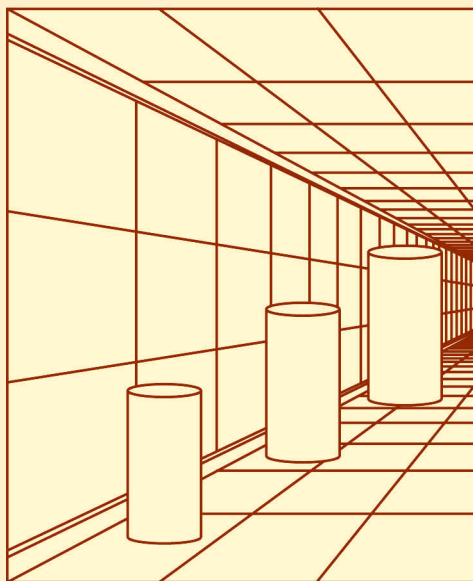
*Institut des sciences cognitives, CNRS, Lyon*

---

17. G. Strawson, *op. cit.*, p. 159.

Cahiers de Philosophie  
de l'Université de Caen

# Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen